

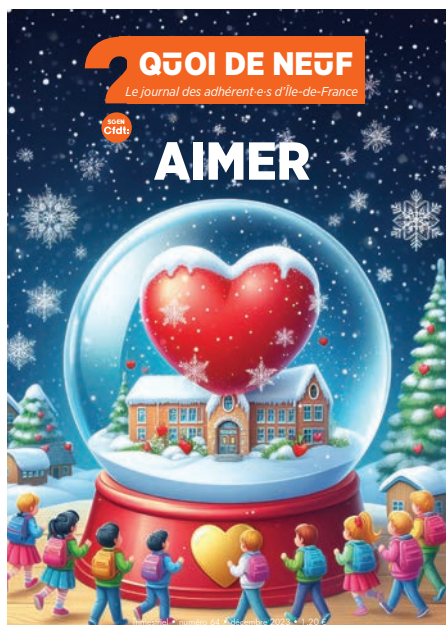
QUOI DE NEUF

Le journal des adhérent·e·s d'Île-de-France

SGEN
Cfdt:

AIMER





Directeur de la publication

Philippe Antoine

Rédacteur en chef

Philippe Antoine

Maquette

Rémi Roudeau

Une

Antoine Ripaux

Comité de rédaction

Vincent Albaud

Jean-Pierre Baills

Alaïs Barkate

Xavier Boutrelle

Béatrice Casanova

Romain Kirchdorfer

Aude Paul

Rémi Roudeau

Ghislaine Stern

Florent Ternisien

Impression

DUPLIPRINT MAYENNE

733 rue Saint Léonard

53100 Mayenne

ISSN

1953-6712

CPPAP

1126 S 08060

Sgen-CFDT Académie de Versailles

23 place de l'Iris

92400 Courbevoie

versailles@sgen.cfdt.fr

Imprimé sur papier recyclé
avec des encres végétales

CONTACTS

Confédération

URI CFDT ILE DE FRANCE

78 Rue de Crimée

75019 PARIS

01 42 03 89 00

contact@iledefrance.cfdt.fr

Fédération

FEDERATION DES SYNDICATS GENERAUX

DE L'EDUCATION NATIONALE

47 Avenue Simon Bolivar

75950 PARIS CEDEX 19

01 56 41 51 00

sngen@cfdt.fr

Syndicats

Recherche EPST

contact@epst-sngen-cfdt.org

Administration centrale

administration-centrale@sngen.cfdt.fr

Académie de Créteil

11/13 rue des Archives

94010 CRÉTEIL cedex

01 43 99 58 39

creteil@sngen.cfdt.fr

Antenne 77 (Melun) · 01 64 64 00 22

77@sngen.cfdt.fr

Antenne 93 (Bobigny) · 01 48 96 35 07

93@sngen.cfdt.fr

Antenne 94 (Créteil) · 01 43 99 12 40

94@sngen.cfdt.fr

Académie de Paris

7/9 rue E. Dehaynin

75019 PARIS

01 42 03 88 86

paris@sngen.cfdt.fr

Académie de Versailles

23 place de l'Iris

92400 COURBEVOIE-La Défense

01 40 90 43 31

versailles@sngen.cfdt.fr

Antenne 78 (Trappes) · 01 30 50 89 82

78@sngen.cfdt.fr

Antenne 91 (Évry) · 01 60 78 37 34

91@sngen.cfdt.fr

Antenne 92 (La Défense) · 01 40 90 90 88

92@sngen.cfdt.fr

Antenne 95 (Cergy) · 01 30 32 67 55

95@sngen.cfdt.fr

« MAÎTRESSE JE T'AIME! »

p 4

FAUT-IL AIMER SES ÉLÈVES ?

p 5

PLAIDOYER POUR
UNE ÉDUCATION ANTIOPPRESSIVE

p 6

DIS-MOI COMMENT TU L'AIMES...
OU PAS ?

p 8

AVEZ-VOUS AIMÉ L'ÉCOLE ?

p 10

ET TOI,
QU'EST-CE QUE TU AIMES DANS TON MÉTIER

p 12

Aimer ?

Dans les fictions sur l'école, il n'est pas rare de voir les adultes qui encadrent les élèves et étudiant-es casser les codes, avec la bénédiction tacite d'un public conquis d'avance : Robin Williams, pour ne citer que lui, monte sur les tables dans *Le Cercle des Poètes Disparus*, et il le fait contre l'establishment de l'établissement où il travaille. Ces figures d'encadrant-es sont rarement louées pour leurs compétences professionnelles réelles, l'attention des réalisateur-rices s'attardant sur leurs qualités humaines et leur dévouement. Ces gens-là aiment leur métier, leurs élèves, et cela se voit. Est-ce à dire que l'éducateur-riche « normal-e » s'en tiendrait uniquement dans l'inconscient collectif à une médiocre transmission des savoirs, au-delà de laquelle l'adulte « extraordinaire » de ces fictions saurait aller ? « Rosa, rosa, rosam » chantait Brel...

Le populisme éducatif en vogue ces dernières années a pourtant transformé les responsables politiques actuel-les en concurrent-es du Lépine éducatif le plus conservateur. Groupes de niveaux, redoublement, savoirs fondamentaux, on est loin de la professionnalisation des personnels quant aux compétences psychosociales à développer à l'école. Dans ce contexte, « aimer son métier », « aimer ses élèves » tout cela se ferait au détriment des sacro-saints savoirs, et dans une opposition factice avec le souci de l'excellence académique. Pire, ce serait un alibi pratique pour maintenir une politique salariale qui nuit justement à l'ensemble des métiers de l'éducation, dévalorisés et chahutés ces dernières années. Peut-être faut-il faire aimer le métier enseignant et tous les métiers qui concourent à faire vivre l'éducation ? Mais comment ? Ce numéro propose de réfléchir à cette thématique, et à d'autres.

Au **Sgen-CFDT**, on est vigilant à se nourrir des recherches universitaires existantes, et l'enjeu des affects à l'école nous intéresse. Nous faisons le vœu que chacun.e trouve à se développer et à s'épanouir dans son métier et qu'il l'aime dans toutes ses composantes... même si certain-es d'entre nous ont justement détesté leur scolarité. Ces expériences croisées trouvent un écho dans ce numéro. La question du curriculum proposé aux élèves n'est pas en reste : est-ce qu'on peut apprendre à aimer à l'école ? Gabrielle Richard, chercheuse associée à l'UPEC, nous éclairera sur cette éducation qui se fait encore trop souvent de manière implicite : à notre corps défendant nous sommes prescripteur-rices de qui aimer et comment. Autre interrogation : est-ce qu'on peut apprendre sans aimer l'école, sans s'y sentir bien ? La place des affects et du corps dans les apprentissages est documentée, et pourtant toujours peu interrogée dans la conception des programmes et des bâtiments scolaires. Que faire enfin de l'amour des élèves ? Il n'est pas rare en effet de recevoir des marques d'affection de la part des élèves, et d'être amené-es à en témoigner. Ces processus méritent d'être interrogés dans une pratique sécurisante de nos métiers. Nous espérons que les questions posées trouveront auprès de vous un écho aimable.

Nous bouclons ce numéro un jour de grande tristesse. Nous apprenons le décès d'un collègue qui l'aimait passionnément, son métier. Nos condoléances aux proches d'Alain Pothet, enseignant puis inspecteur, engagé, militant et passionné !

ENTRETIENS

POINT DE VUE

REVENDICATIF

Aude Paul

« MAÎTRESSE JE T'AIME! »

***Les témoignages d'affection
des élèves existent,
et restent pourtant un impensé
de nos métiers.
Les personnels réagissent
de leur mieux à ces déclarations
plaisantes, drôles, gênantes
ou hors cadre,
sans jamais avoir évoqué
ce sujet lors de leurs formations.
Alors, que faire quand
les élèves disent nous aimer ?***



Les plus jeunes bénéficient d'un « sauf-conduit ». À l'école maternelle on peut faire un câlin à la maîtresse. Le maître, plus rare en ces lieux, ne bénéficie peut-être déjà pas de cette possibilité du fait des stéréotypes de genre, mais les enfants ne laissent parfois pas le choix : bisous, dessins, les enfants disent aux adultes leur joie de les retrouver. L'âge des enfants semble garantir leur authenticité, et l'expression sans filtre de leurs émotions est en soi un enjeu de cette école, où on peut apprendre justement à mettre en adéquation ce qu'on ressent avec le lieu où on est. Les émotions, ça s'apprend !

...et la Science passerait sans affects...

Les personnels de l'école élémentaire voient arriver des enfants de 5 à 6 ans, et laissent partir de jeunes ados de 11 ou 12 ans, capables d'exprimer leur affection par écrit. Mots de remerciements, dessins : la fin d'année est l'occasion de recevoir ces témoignages qu'on apprécie, parce que ça fait du bien de savoir que les enfants sont content-es. Il est humain de trouver dans ces manifestations des marques de reconnaissance, bien rares dans la fonction publique. Mais déjà les affects peuvent être suspects. Il s'agit de « grandir », c'est-à-dire d'arrêter progressivement de chercher la proximité avec les adultes, comme si l'expression des sentiments devait rester l'apanage des très jeunes enfants.

La situation devient peut-être un peu plus complexe à gérer dans le 2nd degré. Les câlins ont en général été évacués du vocabulaire affectif des élèves (ce n'est pas le cas dans tous les pays). Les moyens numériques prennent le relais des cahiers : messagerie ProNote, mails, ENT, autant de vecteurs de communication écrite qui permettent aux élèves de prendre des nouvelles face à un-e enseignante malade, d'exprimer ce qui a été apprécié durant l'année.

L'affectif et la reconnaissance de compétences professionnelles coexistent. Pour certain-es ce n'est pas un sujet : le fameux « on n'est pas là pour être aimé-es des élèves » et le tout aussi fréquent « je ne suis pas là pour que les élèves m'aiment » garantiraient une forme de neutralité, et la Science passerait sans affects (lisez d'ailleurs notre article qui explique à quel point cela est contestable !).

Lors des études supérieures, les étudiant-es sont réputé-es être des adultes, et donc les affects n'auraient pas du tout leur place dans la relation avec leurs professeur-es. On a un semestre avec M. Untel ou Mme Ygrecque, mais on s'attarde rarement sur sa santé ou ses compétences. La mue est faite : les sentiments seraient évacués. Pourtant, des relations de pouvoir auxquelles on devrait s'intéresser s'y nichent parfois.

Alors oui, parfois les élèves nous aiment, et nous le font savoir. Le fameux modèle finlandais insiste d'ailleurs sur la qualité des relations de confiance entre les personnels et les élèves. Philippe Meirieu écrit, dans l'un de ses articles de recherche sur la Finlande, qu'en France il pourrait être « de la responsabilité de chacun de favoriser des modes relationnels moins distants et cloisonnés et de créer une atmosphère plus chaleureuse et confiante. » Savoir recevoir et répondre à ces témoignages d'affection n'est pas inné, ce peut être aussi une réelle compétence professionnelle, et elle mérite d'être prise en compte pour ce qu'elle participe à créer, à savoir un climat de confiance et de respect mutuel propices aux apprentissages.

Aude Paul

Source: <https://www.meirieu.com/ECHANGES/robertfinlande.pdf>



FAUT-IL AIMER SES ÉLÈVES ?

En voilà une drôle de question. Peut-être même un tabou dans le système scolaire français.

Essayons d'y répondre.

éviter tout débordement inapproprié, mais aussi et surtout pour conserver la « distance nécessaire », voire ne pas effriter son autorité dans une démonstration d'humanité malvenue. « Pas trop d'affect », je voyais bien ce à quoi cela me renvoyait. La figure de l'enseignant-e français-e, sévère mais juste. Une forme d'idéal largement partagé dans notre imaginaire collectif.

La relation affective entre un élève et un enseignant a des effets positifs.

Toujours est-il que « pas trop d'affect », pour moi, ça a très vite été compliqué. Parce que j'ai eu cette chance de très vite beaucoup aimer les élèves avec lesquels j'ai le plaisir de travailler. Cela veut dire apprécier le temps passé en leur compagnie, se soucier de leur bien-être. C'est aussi sourire à l'évocation de tel trait ou tel tic qui caractérise Machin ou Bidule. Mince alors : n'y aurait-il pas là « trop d'affect » ? Très vite j'ai senti qu'il me serait de toute façon impossible de faire autrement. Cependant, il m'a fallu quelques années de plus pour réaliser que cet affect, tant qu'il était associé à un positionnement d'adulte clair et rigoureux, n'était pas un souci, qu'il était même un atout.

Faut-il aimer ses élèves ? La réponse des sciences de l'éducation est en effet claire sur ce point. En 2019, Maël Virat, chercheur en psychologie, a publié un livre intitulé *Quand les profs aiment les élèves*¹. Dans celui-ci, il s'appuie sur

« Surtout, pas trop d'affect ! »

Cette phrase j'ai l'impression de l'avoir entendue souvent lorsque je débute dans le métier, il y a une bonne quinzaine d'années. « Pas trop d'affect », pour adopter le bon positionnement,

les résultats de nombreuses études scientifiques qui convergent pour montrer que « la relation affective entre un élève et un enseignant a des effets positifs – motivation, persévérance et réussite scolaire, sentiment d'appartenance à l'école mais également adaptation psychosociale en dehors de l'école – et ces effets peuvent encore s'observer plusieurs années après. »

Concrètement, « aimer ses élèves » qu'est-ce que cela signifie ? Pour Maël Virat : « ce sont des choses simples. Des marques d'attention souvent non verbales. [...] Le ton pris pour échanger ou répondre aux questions de l'élève par exemple. La joie exprimée pour sa réussite. [...] Des gestes qui montrent que l'enseignant est affecté par sa relation avec l'élève. [...] Plus globalement, c'est tout ce qui montre que le professeur est investi comme individu, et pas seulement comme professionnel. »²

Dans les conclusions d'un mémoire de master publié en 2021³ Sophie Desusclade va un peu plus loin : « J'ai pu constater que les enseignants avaient réellement conscience des échanges affectifs existant entre eux et les élèves et de leurs impacts sur les résultats scolaires. Néanmoins, ils se trouvent en difficulté pour donner du sens aux comportements des élèves et par conséquent pour enseigner. [...] Les enseignants [...] sont en demande de formation pour surmonter leurs difficultés. Cette difficulté à accomplir leur tâche première [...] est une source de souffrance au travail se manifestant par des troubles somatiques chez de nombreux enseignants qui pointent du doigt une forme d'abandon institutionnel. » Ainsi « aimer les élèves » est non seulement nécessaire à leur réussite, c'est aussi indispensable pour que l'enseignant-e se sente bien dans son travail. Encore faut-il qu'elle ou il ait été formé-e pour être en capacité de le faire et soit placé-e dans un contexte qui le permette.

Florent Ternisien d'Ouille



¹ Maël Virat. *Quand les profs aiment les élèves. Psychologie de la relation éducative*. Odile Jacob, 2019

² Maël Virat, « Faut-il aimer ses élèves ? », entretien sur le site du Café Pédagogique, 5 avril 2019 <https://www.cafepedagogique.net/lexpresso/Pages/2019/04/05042019Article636900478867665438.aspx.html>

³ Sophie Desusclade. *Élèves et enseignants, une dialectique de l'affect au service des apprentissages. Sciences de l'Homme et Société*. 2021.

PLAIDOYER POUR UNE ÉDUCATION ANTIOPPRESSIVE

Gabrielle Richard est sociologue du genre mais également chercheuse associée à l'université Paris-Est Créteil et à l'université du Québec à Montréal. Que ce soit pour parler d'éducation à la sexualité ou de parentalités, c'est toujours en prenant en compte les biais hétéronormatifs et ses conséquences. Dans un numéro sur l'amour, l'inviter était une évidence.



Comment t'es venue l'idée de ton premier livre *Hétéro, l'école ? Plaidoyer pour une éducation antioppressive à la sexualité* ?

Quand j'étais étudiante, je participais comme auxiliaire de recherche à une grande enquête sur l'homophobie en milieu scolaire. J'étais amenée à faire des groupes de discussion et à rencontrer pleins d'élèves LGBTQIA+, en questionnement ou en exploration de leur genre ou de leur sexualité et on parlait de leur vécu à l'École.

Je me souviens d'un moment très précis où j'ai échangé avec un jeune garçon gay de 17-18 ans et où il m'avait dit, en la citant en entretien, la phrase qu'un professeur avait prononcée, la seule phrase dans son parcours scolaire qui avait fait mention d'homosexualité. Elle disait quelque chose comme « il est possible que vous soyez homosexuel, mais ça passe ». Ce jeune avait accordé énormément d'importance positive à cette phrase et s'était dit : « c'est super, ça veut dire que potentiellement ça va passer, je suis normal... » Ce qui m'avait beaucoup questionné, c'est le décalage entre la phrase, qui objectivement posait problème, et les impacts vraiment positifs qu'elle avait eu sur lui et c'est ça qui m'a amenée à vouloir me pencher sur les éléments de culture scolaire qui peuvent expliquer le fait qu'on parle très peu d'homosexualité et qu'on puisse surinvestir, comme cet élève le faisait, certaines phrases ou mentions spécifiques.

Quelle place pour un discours qui ne lie pas obligatoirement amour et sexualité ?

Quelle image de l'amour l'École construit-elle et/ou transmet-elle ?

C'est une question intéressante et on peut y répondre à deux niveaux.

Le premier, c'est le fait que l'École transmet une image de

l'amour qui est très hétérocentrée. C'est l'idée que l'amour que tout le monde devrait connaître, parce qu'il y a aussi une injonction à la conjugalité dans nos sociétés comme à l'École, est nécessairement hétérosexuel pour être considéré comme normal. L'amour signifierait alors vouloir être en couple mais pas n'importe quel couple car c'est bien l'image d'un couple à deux personnes, de genres différents et basé sur la monogamie qui est transmise.

Après, il me semble que l'École s'empare très peu de cette idée de l'amour ou du sentiment amoureux. On va y évoquer en filigrane l'existence de l'hétérosexualité, c'est constant, mais quelle place réserve-t-on à l'évocation du sentiment amoureux ? A l'explicitation de ce que ça nous fait vivre à la fois émotionnellement et parfois physiquement ? Est-ce qu'il y a de la place, à l'École en général puis en éducation à la sexualité en particulier, pour un discours qui ne lie pas obligatoirement amour et sexualité ? C'est tout ça aussi qu'il est important d'évoquer quand on parle de l'amour à l'école. L'amour est un sentiment très fort et l'École n'aime pas beaucoup s'emparer de ces questions de sentiments.

En tant que sociologue du genre, de quoi les élèves et les personnels queer ont besoin pour être épanouie-s à l'École ? Quels sont les leviers ou les piliers essentiels pour que l'école soit réellement inclusive ?

Évidemment, et particulièrement pour les élèves, c'est le besoin de représentations qui peut permettre de s'épanouir. Il est encore fréquent, en 2023, pour des élèves queer, de passer à travers leur scolarité obligatoire sans jamais entendre parler de ou voir des personnes queer. C'est complexe de se projeter dans un avenir serein, heureux, dans lequel on pense qu'on peut s'accomplir physiquement, professionnellement, émotionnellement, si on n'a pas d'exemples d'adultes qui le font avec succès. Cette question des représentations est, il me semble, centrale. Elle concerne aussi les adultes queer, mais c'est peut-être moins difficile pour des adultes de

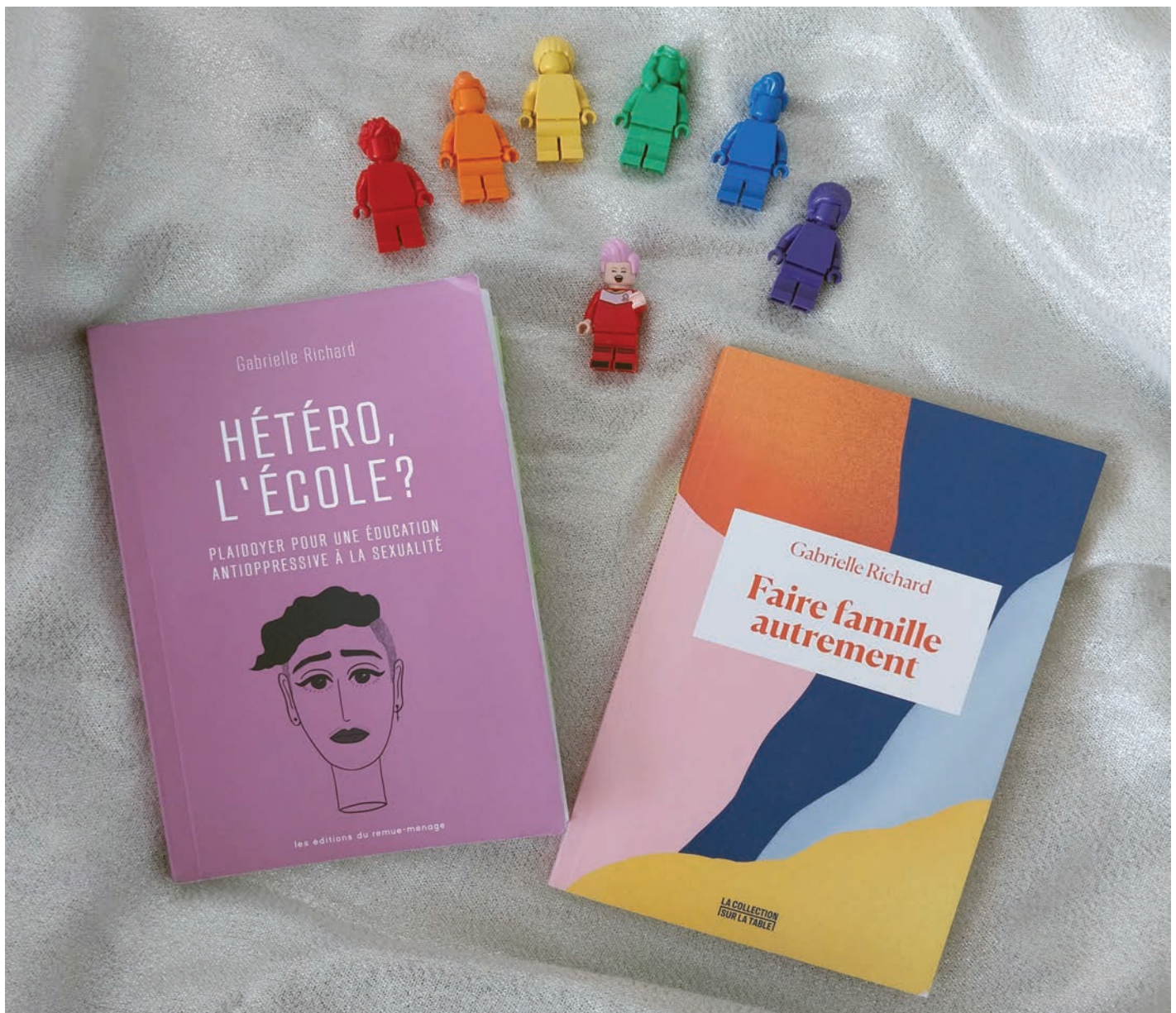
rejoindre des gens qui leur ressemblent au sein de réseaux, de communautés, d'associations...

L'information me semble un autre levier essentiel. Globalement, on manque, en milieu scolaire comme ailleurs, d'informations rigoureuses, documentées scientifiquement, mais pour autant vulgarisées sur ces notions de genres et de sexualités qui sont des notions très déstabilisantes, car c'est très compliqué d'amener des gens qui ont été élevés avec cette idée qu'il y a seulement des femmes et des hommes à penser qu'il y a aussi la non-binarité, qui sort de cette bicatégorisation et qui est pourtant tout aussi normale que les autres alternatives. Ces sujets-là peuvent être clivants pour peu qu'ils soient abordés à la va-vite et sans repères scientifiques.

Les élèves et les personnels queer tireraient profit de milieux éducatifs davantage basés sur une approche de pédagogie critique des normes, que j'appelle une pédagogie queer,

c'est-à-dire que c'est dans le regard porté sur ces sujets qu'on doit opérer une bifurcation. Il ne suffit pas de dire qu'il suffit de tolérer et d'accepter les personnes LGBTQIA+ parce qu'elles sont comme nous et qu'elles méritent de vivre une scolarité exempte de violence que l'École sera réellement inclusive. Ça ne sert à rien de le dire si ça ne rejoint pas les convictions profondes d'une personne car il n'y aura pas de transformation de ses conceptions ou de sa pensée car cela se ferait sans nécessairement réfléchir plus systématiquement à la manière dont on est systématiquement privilégié en tant que personne blanche, ou hétérosexuelle, ou cis-gendre. Alors, ce qu'il faut faire c'est générer une transformation des conceptions du genre, de la normalité, etc. et une manière de faire, c'est justement cette pédagogie critique, cette réflexion sur les normes.

Propos recueillis par Alais Barkate



Je l'aime d'abord de l'amour du renouveau, après huit ans d'études et de métiers que j'ai détestés.

Je l'aime d'un amour intergénérationnel parce que ma grand-mère, ancienne institutrice, me l'a toujours évoqué comme le plus beau métier du monde, et qu'elle est dans mon cœur chaque jour quand je fais la classe.

Je l'aime comme je n'ai jamais aimé un métier auparavant, parce que je me sens enfin, profondément alignée, en paix avec moi-même.

Je l'aime comme un premier amour qu'il faut entretenir, qu'il faut vouloir, pour lequel il va falloir faire certaines concessions... mais pour lequel j'ai l'intime conviction que c'est le meilleur choix du monde. Du moins celui qu'il fallait que je fasse pour moi.

Je l'aime quand je trouve des idées ludiques pour mes élèves et que je me réjouis à l'avance de les leur faire découvrir. Quand je vois leurs yeux s'illuminer et qu'ils comprennent comment faire pour réussir.

J'aime mon métier quand on me donne les moyens matériels de l'exercer correctement. Je ne l'aime pas quand le travail me submerge et qu'on m'en demande davantage ou qu'on laisse entendre que je n'en fais pas assez.

Mon métier, je l'ai tellement pensé et réfléchi. Il était enfoui dans ma tête, celle d'une petite fille rêveuse et prise dans le tourbillon de la vie, il est revenu à moi vingt ans après comme une évidence ! Le mot « aimer » est fort de sens. Aujourd'hui, mon métier, je l'appréhende. Nous faisons connaissance un peu plus chaque jour. Il est entré dans ma vie sans me lâcher. Il est prenant, intense, indissociable.

Mon (futur) métier me procure de plus en plus de frustrations. J'exerce en maternelle, dans un quartier pavillonnaire, à proximité de logements sociaux. Le public est donc très hétérogène et j'éprouve de grandes difficultés à mettre en œuvre la différenciation pédagogique, tant dans mes préparations que dans la mise en œuvre des ateliers. Cela me frustre d'autant plus que je constate que dès novembre des parents ont déjà demandé les livrets scolaires de leur enfant pour les inscrire dans une école privée. Ce qui renforcera d'autant plus les inégalités sociales. Tout ceci me conforte dans mon projet de devenir enseignante spécialisée.

Et moi mon métier, comment je l'aime... ou pas ?

Le brouhaha et les petits pas...

Les ha, ha, ha et les traces de chocolat.

Les « Moi, maîtresse ! » et les « ça m'intéresse ! »

Les « J'y arrive pas, j'suis nul ! » ; « Mais non, tu as juste oublié une virgule. »

Les parents qui écrivent quand ça ne va pas :

Pas de soucis, la maîtresse est là pour ça.

Le soutien des collègues quand on est au plus bas, Elles savent ce que c'est, elles sont passées par là.

Les éclats de rire à la récréation,

Pendant que la maîtresse fait des corrections.

La lueur dans les yeux d'un enfant qui a compris,

Qui laisse pour un temps ses petites tracasseries.

Pour tout cela et plus encore,

Mon métier vaut de l'or.

AVEZ-VOUS AIMÉ L'ÉCOLE ?

**Entretien avec
Aurélie Lagaville,
Badiaa Souidi et
Raphaël Breton,
responsables de
l'interprofessionnel
francilien CFDT.**



Quel a été votre rapport à l'école ?

Raphaël : J'ai plutôt eu un bon rapport avec l'école. J'avais le plaisir de m'y rendre et d'apprendre. Il faut dire que j'étais plutôt bon élève avec des facilités pour apprendre... jusqu'en 4ème, classe à partir de laquelle j'ai commencé à décrocher des enseignements scientifiques. C'est pourquoi je me suis orienté en filière littéraire à partir de la première puis sur des études de droit. Mes bons souvenirs sont liés à des professeurs des écoles ou des professeurs marquants dans certaines matières, je me souviens de leur nom, des souvenirs me reviennent en fonction des actualités ou des hasards de la vie. Les souvenirs moins bons sont plutôt liés à un sentiment de décalage avec mes camarades ou à l'ennui parfois infini de certains cours.

Aurélie : J'ai un excellent rapport avec l'école et un profond respect pour le corps enseignant. Je scotche toujours les gens quand je leur dis que je me souviens du nom et prénom de

mes professeurs depuis la première année de maternelle. J'estime que ce sont des acteurs structurants dans la vie d'une personne. Je remercie du plus profond de mon cœur les profs pour ce qu'ils m'ont donné tout au long de mon parcours scolaire. Ils m'ont rendu curieuse, passionnée d'histoire et de littérature. Sans Madame Bagé, ma professeure de français en 6ème et 5ème, je n'aurais sans doute pas pris conscience des opportunités qui s'ouvraient à moi. Avec ma mère et mon cercle familial, elles et ils m'ont aidée à prendre conscience des voies du possible pour la jeune fille issue des "quartiers populaires". Un grand Merci entre autres à Madame Bagé, Monsieur Diop, Madame Gagne du CNAM, je suis ce que je suis grâce à vous aussi.

Badiaa : Plutôt bon quand je n'étais pas anxieuse à l'idée d'être importunée par un ou deux camarades qui pouvaient se moquer de mon apparence physique ou autre. Les meilleurs souvenirs sont liés à des périodes comme les kermesses de

fin d'année, ou encore certains événements sportifs ou sorties culturelles qui créaient plus de cohésion dans la classe. J'ai un moins bon souvenir du mardi après-midi en CE2 : la directrice, une femme très dure, assurait la classe. Elle pouvait se mettre en colère au point de nous faire sursauter sur notre chaise.

moyens et une revalorisation des métiers.

Aurélie : L'école est une institution qui est mise à mal depuis de nombreuses années. On néglige le rôle essentiel de l'éducation de nos jours. Dès 3 ans, un enfant passe plus de temps avec son enseignant qu'avec ses parents. Il faudrait valoriser ces acteurs de la

Merci pour votre engagement !

Quel est votre regard aujourd'hui ?

Badiaa : Un regard inquiet : le manque de professeurs et de temps pour accompagner les élèves. Le sexisme qui est déjà installé dès le primaire. L'école devient un espace où les représentations conditionnent les filles à être assignées à un rôle, à perdre confiance en elles. Les ratés : le manque de sensibilisation aux enfants atteints de troubles de l'apprentissage qui peut conduire des élèves à l'échec scolaire ! Mais aussi un manque d'accompagnement des enseignants pour ces enfants qui apprennent différemment. Il faut des

transmission et du savoir. Il faut redonner à l'école son caractère de noblesse et valoriser ces acteurs de la libre pensée.

Raphaël : Ayant en charge deux départements (93 et 77) que l'on imagine assez différents mais qui recoupent des réalités parfois similaires, j'ai la chance de pouvoir être alimenté par les échanges avec les copains du Sgen de l'académie de Créteil ou de la FEP. En plus des questions récurrentes de moyens (humains, bâtis), il y a un besoin d'écoute et d'échange. On ne peut se contenter de renvoyer les problèmes de notre société



ou d'éducation aux seuls enseignants, pour solde de tout compte. L'éducation est un sujet global pour la société dans toute sa dimension. Il y a des besoins criants : équipements sportifs, médecine scolaire, accompagnement social, accès à la culture, connaissance de l'autre dans sa dimension identitaire quelle qu'elle soit. Je pourrais échanger pendant des heures sur ce sujet.

Quel est votre message aux militantes et militants du Sgen-CFDT ?

Aurélié : Le drame d'Arras résonne encore dans nos cœurs et nous alerte sur la mise à mal des fondements de notre République. J'apporte mon soutien et mon immense reconnaissance au corps professoral dans son ensemble et à tous les militants du Sgen-CFDT. Incontournables dans notre société et à plusieurs reprises premiers boucs émissaires de la violence terroriste intégriste. Quel courage et quelle résilience en tant qu'acteurs de la transmission et du lien social. Vous véhiculez des valeurs contraires

aux extrêmes de tout bord. Nous sommes ensemble ! Ne reculons pas devant l'innommable.

Raphaël : Merci pour votre engagement ! Vous portez des valeurs qui vont plus loin que le simple champ professionnel. Merci pour votre exigence, cette volonté de décrypter, d'analyser les discours simples ou simplistes portés par d'autres. Vous faites un travail formidable pour former nos jeunes, en faire des citoyens éclairés, leur donner des capacités d'analyse et de compréhension d'un monde compliqué. Je voulais plus particulièrement vous assurer de mon admiration pour être là, à chaque fois que la société tangué : vous êtes même touchés dans votre chair face à la barbarie et aux obscurantismes. Malgré cela vous continuez de porter nos valeurs cédétistes et plus largement humanistes et résilientes.

Badiaa : Soyez force de propositions pour l'école, ses enseignants et ses élèves !

**Propos recueillis par
Philippe Antoine**



ET TOI, QU'EST-CE QUE TU AIMES DANS TON MÉTIER ?

Répondre à cette question n'est pas simple, tant soucis et désagréments laissent peu de place aux petits bonheurs. Et pourtant, nos métiers recèlent encore bien des richesses. La preuve ci-dessous.

Ce que j'aime dans mon métier de professeure de français, ce sont tous ces moments où les élèves sont formidables. Quand les 3ème découvrent la Seconde Guerre mondiale à travers le témoignage de Ginette Kolinka et posent des questions d'une grande humanité. Ou bien quand un élève me remercie de lui avoir prêté *Coming-in* de Élodie Font car cela lui a permis de comprendre qu'elle n'était pas seule.

**Alaïs,
enseignante de lettres en collège**

Ce que j'aime c'est contribuer à transmettre un savoir auprès des étudiant·es et de les accompagner vers la réussite. Les principes d'égalité, de continuité, d'accessibilité, de neutralité et de transparence ne sont pas de vains mots et m'aident à prendre conscience de notre utilité au quotidien pour apporter un service de qualité.

**Mélanie,
vacataire et assistante
ingénieure en université**

Ce que j'aime c'est que je dois composer avec de l'humain, m'efforcer de toujours trouver aux inévitables conflits des solutions acceptables pour chacune et chacun de nous. Mais aussi apporter une touche d'humour dans un quotidien qui peut être parfois complexe.

**Youssef,
chef d'établissement en collège**

J'aime me retrouver avec mes collègues pour discuter, rire ou pleurer de notre condition, échanger sur nos pratiques et grandir à travers les autres disciplines. Les meilleurs moments, c'est lorsque l'étincelle me vient : j'ai une idée, je la concrétise et j'innove en m'inspirant du collectif. J'aime mon métier qui est un métier vivant dans lequel je me sens libre de mes choix, fort du collectif qui m'entoure, et fier des réussites des élèves.

**Mathias,
enseignant en espagnol**

J'aime quand les élèves ont les yeux pétillants quand on vient de leur apprendre quelque chose. J'aime la liberté pédagogique, construire des jeux afin que mes élèves assimilent des notions sans s'en rendre compte. Et voir les progrès de mes CP qui deviennent lectrices et lecteurs.

**Alexandra,
professeure des écoles**

Depuis cette année, j'organise de manière régulière des Discussions à visée démocratique et philosophique. Les élèves définissent eux-mêmes la question à laquelle ils et elles vont s'intéresser puis prennent en charge plusieurs rôles dans la discussion. On y sème des graines pour créer des collectifs capables de s'entendre et de réfléchir, ensemble. Lorsque je les écoute, je me dis que ce qui en ressort mériterait d'être repris dans bien des discussions d'adultes.

**Laure,
enseignante de sciences
économiques et sociales en lycée**